

ANALYSES BIBLIOGRAPHIQUES

Armand Colin / Dunod | *Revue Tiers Monde*

2015/1 - n° 1
pages 187 à 209

ISSN 1293-8882
ISBN 9782200929688

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-tiers-monde-2015-1-page-187.htm>

Pour citer cet article :

« Analyses bibliographiques »,
Revue Tiers Monde, 2015/1 n° 1, p. 187-209. DOI : 10.3917/rtm.221.0187

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin / Dunod.
© Armand Colin / Dunod. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

pour effet d'intégrer les économies nationales au marché mondial et de diminuer les protections sociales » (p. 128). Dans ce contexte, trois problèmes sont à considérer par les économistes : la récession, l'inflation et les déficits publics. Face à ces problèmes, l'homme politique « traditionnel » apparaît bien démuni. L'identification entre expertise et économie se présente alors comme une évidence (p. 145), ce dont témoignent les médias. S'instaure dès lors un « nouveau régime de représentation ». On constate en effet, un peu partout, un déclin des grands collectifs, une diversification des ancrages identitaires, une diversification des familles, des statuts professionnels, des biens de consommation, en même temps qu'une profonde mutation des appareils d'État. De ce bouleversement des anciens collectifs d'appartenance, l'individu sort renforcé ; or « pour le néolibéralisme, loin d'être un obstacle, l'autonomie individuelle est le fondement de l'équilibre et du progrès » (p. 181). Parallèlement à cette désocialisation de la cité, on observe une technocratisation transfrontalière des élites se manifestant par le rôle rempli par les experts, les *think tanks* et les formes hybrides. L'expertise économique est ainsi à l'origine d'une nouvelle technologie de gouvernement dans des domaines très variés. En définitive, on a une « communauté dédoublée : les cités et le marché » (p. 212), avec pour ce dernier une importance croissante prise par la sphère financière.

Le lecteur a donc entre les mains un ouvrage auquel, sans doute, il ne manquera pas de souvent se référer, ouvrage qui mérite bien de figurer dans la collection « Les Empêcheurs de penser en rond ».

Guy Caire
Université Paris 10

Janos Kornai, *À la force de la pensée. Autobiographie irrégulière*, Préface de Bernard Chavance, traduit du hongrois par Judith et Pierre Karinthy, Paris, Éditions L'Harmattan, Collection « Pays de l'Est », 2014, 556 pages, ISBN : 978-2-343-02608-4, 42,75 €

Janos Kornai et son œuvre sont bien connus en France par les spécialistes des économies soviétiques et postsocialistes en transition. Plusieurs de ses ouvrages et articles ont été publiés en français, notamment les deux plus importants (*Socialisme et économie de la pénurie*, Economica, 1984 et *Le Système économique socialiste*, Presses universitaires de Grenoble, 1996).

Ces mémoires publiés en 2004 en Hongrie et en 2006 aux États-Unis paraissent aujourd'hui en français grâce aux efforts déployés par Bernard Chavance et les traducteurs. L'occasion de suivre la trajectoire intellectuelle originale de cet économiste hongrois dont les travaux ont fortement influencé l'analyse mathématique, l'analyse comparée des systèmes (dont sa variante, la soviétologie) et l'analyse institutionnelle. Au-delà du rappel de ces travaux, de la manière dont ils ont été conduits, de leur évaluation avec le recul du temps – notamment dans le contexte de la transition postsocialiste –, c'est une tranche de vie à la fois personnelle et professionnelle, particulièrement riche, mouvementée, parfois tragique, qui nous est proposée. Ces mémoires présentent en effet plusieurs dimensions : l'Europe de l'Est sur près d'un demi-siècle, l'expérience du « socialisme existant », ses espoirs et ses échecs, l'économie politique du socialisme, l'histoire de la pensée économique (les interrogations et les recherches sur l'efficience/inefficience du système, son contrôle, ses gaspillages), la confrontation des résultats de la recherche, leur diffusion internationale et, finalement, l'analyse de l'échec de ce système.

Janos Kornai passa progressivement de journaliste économique, formé sur le tas et ayant embrassé cette profession par hasard¹ à une référence internationale dans les domaines de l'économie mathématique, du fonctionnement de l'économie socialiste et de la transition vers le marché des anciennes économies socialistes est-européennes. Tout cela grâce à son sens de l'observation, à ses investigations mais aussi à ses interrogations, ses doutes, son ouverture et son engagement sur de nouveaux domaines de recherche.

L'auteur, né en 1928 à Budapest, dans une famille bourgeoise d'origine juive laïque, est le fils cadet d'une fratrie de quatre. Rapidement autonome, le jeune Kornai cherche sa voie, se fixe des objectifs (en termes de lectures), d'où le titre de son ouvrage. Cette période est à la fois cruciale et tragique : le jeune lycéen voit son père convoqué par les autorités collaborationnistes de son pays pour être envoyé vers Auschwitz d'où il ne reviendra pas. La famille s'éparpille, le jeune Kornai cherche à échapper à la chasse organisée par les hordes fascistes alors que les troupes soviétiques arrivent et libèrent Budapest. Après l'obtention de son baccalauréat, il rejoint les rangs de la Jeunesse communiste et progresse rapidement dans l'appareil. Il est chargé des affaires économiques et devient rédacteur et éditorialiste au sein du quotidien du Parti communiste, *Szabad Nép*. Cette position lui permet de faire ses classes comme économiste et d'être témoin de discussions aux plus hauts niveaux sur les choix économiques du Comité central du Parti communiste. Ses enquêtes et recherches sur le terrain lui permettent de voir comment les décisions sont appliquées, de relever les nombreux dysfonctionnements qui se manifestent aux différents niveaux de l'appareil productif. Les

réflexions qu'il tire de ces observations préfigurent ses travaux à venir sur l'inefficacité du système socialiste. Bien que communiste convaincu, le jeune journaliste commence à s'interroger sur les fondements de l'analyse marxiste, ses premiers doutes sur le système politique se faisant jour après les échanges avec un membre du Parti victime de la répression. Au sein du PC, il se rapproche des « réformateurs », rassemblés autour d'Imre Nagy, qui prennent le contrôle et lancent des réformes avant l'explosion de 1956. Exclu de son journal après l'échec des réformateurs, il est relégué à l'Institut d'économie de l'Académie hongroise des sciences dans des fonctions subalternes. Il y rédige néanmoins sa thèse de doctorat sur le surinvestissement dans l'industrie légère, qui est publiée en Grande-Bretagne chez Oxford University Press et contribue à asseoir sa réputation dans les cercles académiques occidentaux. Il se voit offrir plusieurs propositions de professeur qu'il refuse.

Actif pendant la révolution d'octobre 1956 il est chargé de rédiger un programme économique tenant compte des aspirations des conseils ouvriers, de la nécessaire ouverture économique au-delà du Comecon et de l'indispensable décentralisation de l'appareil productif. Le programme ne sera jamais appliqué. Après l'écrasement de la révolution, son engagement partisan et ses références au marxisme prennent fin. Il choisit de rester en Hongrie pour continuer un travail purement scientifique et s'abstraire de tout engagement politique. Cette période est difficile pour le jeune économiste : choc moral induit par l'écrasement de la révolution, persécutions politiques, interrogatoires, surveillance², etc. Paradoxalement, sur le plan intellectuel c'est une période qui se révèle positive. Au sein d'un institut rattaché au ministère de l'industrie légère,

1 Comme le rappelle l'auteur, en tant que fonctionnaire du Parti, il aurait pu être assigné à d'autres tâches.

2 Y compris de collègues proches. Comme dans l'ex-Allemagne, de l'Est, après de changement de régime, les citoyens hongrois ont pu accéder aux rapports de police les concernant mais sans avoir le droit de rendre public leurs délateurs.

il débute ses recherches sur le système de planification en utilisant la programmation linéaire. Avec le concours d'un brillant collègue mathématicien, Tamas Liptak, il produit un modèle de planification à deux niveaux rompant à la fois avec les modèles soviétiques de planification à partir du centre et les travaux occidentaux de maximisation sous contrainte de Lang et Malinvaud. Ses conclusions ont un grand écho scientifique, notamment à l'Ouest et sont publiées dans des revues scientifiques prestigieuses. Après avoir conduit des recherches appliquées sur la mise en pratique d'un modèle de planification à deux niveaux, il rejoint l'Institut d'économie où il a toute liberté pour conduire des travaux sur différents thèmes allant de la critique du modèle néoclassique (*Anti-Equilibrium*, 1971) à l'analyse végétative des systèmes. C'est au cours de cette période qu'il s'engage dans des recherches qui le conduisent une décennie plus tard à publier son ouvrage majeur sur l'économie de la pénurie. Il analyse le système socialiste comme un système producteur de pénuries. Celles-ci sont diverses, elles ne se rencontrent pas nécessairement dans tous les secteurs mais les agents sont conduits à prendre des décisions qui à leur tour entretiennent la pénurie : stockage de matériel et consommation forcée de biens disponibles en lieu et place de ceux que l'on recherche. Ce phénomène est entretenu par le pouvoir et les décideurs économiques qui peuvent le réaffecter d'un secteur à un autre, le réduire, l'accroître. Le concept clé qui explique ce processus est celui de la « contrainte budgétaire lâche », alimentée par le « paternalisme de l'État », un euphémisme pour dire que l'État socialiste poursuit des objectifs ambitieux mais qu'il ne dispose pas de moyens suffisants pour les atteindre. Au cours de cette période, au début des années 1960, la contrainte politique se relâche en

Hongrie, le système s'ouvre, les dirigeants ont convenu que des réformes doivent être introduites ; elles verront le jour sur le nom de *Nouveau mécanisme économique*, sorte de *Perestroïka* avant l'heure³. Tout en raillant les « réformateurs naïfs » parce qu'il se souvient de l'échec de 1956, Kornai reconnaît l'importance de ces réformes qui doivent permettre à la Hongrie de s'ajuster plus facilement au nouvel environnement de marché. C'est aussi au cours de cette période que l'auteur commence à voyager à l'Ouest, pour y conduire des recherches dans des instituts prestigieux et y enseigner régulièrement – notamment à Harvard où il passe, à mi-temps (ne pas quitter la Hongrie était un de ses engagements), près d'une vingtaine d'années. C'est sur la base des cours dispensés dans cette université qu'il rédige *Le Système économique socialiste*. Après l'analyse du fonctionnement des économies socialistes, l'auteur s'est engagé dans l'analyse de la transition postsocialiste. Convaincu de la nécessité de la libéralisation et de l'ouverture de ces économies, notamment pour les stabiliser, il s'est opposé très tôt aux programmes de privatisation de masse se démarquant des propositions et des programmes des économistes libéraux et des organisations internationales (Banque mondiale, EBRD). Il faut dire que l'enjeu de la transition posait un problème à la fois important et nouveau : comment instituer le capitalisme dans un pays sans capitalistes ? Finalement, à la lecture de ce long et passionnant ouvrage, on suit le fil conducteur de Kornai tout au long de sa carrière scientifique en analysant un système qui a évolué au cours des décennies, a disparu et a vu se développer une économie de marché. L'auteur analyse les questions d'efficacité et d'inefficacité, de réformabilité et de non réformabilité du système socialiste

3 Sur ces points : Richet X., 1989, *The Hungarian Model*, Cambridge, Cambridge University Press ; Kornai J. et Richet X. (dir.), 1986, *La voie hongroise. Analyses et expérimentations économiques*, Paris, Calmann-Levy.

sans oublier la question de son au-delà. L'ouvrage révèle aussi les conditions de la recherche dans un système communiste avec des aspects assez paradoxaux. La censure, le contrôle politique et idéologique cohabitaient avec la liberté d'initier des programmes sur des thèmes éloignés des préoccupations doctrinaires et idéologiques du pouvoir, surtout s'ils étaient présentés sous forme mathématique. Enfin, l'auteur revisite son œuvre avec le recul des années tout en se revendiquant à cheval sur différents paradigmes, orthodoxes et hétérodoxes.

Xavier Richet
Université Paris 3

URBANISME ET DÉVELOPPEMENT

Jean-Louis Chaléard (dir.), *Métropoles aux Suds. Le défi des périphéries ?*, Paris, Karthala, 2014, 442 pages, ISBN : 978-281-111-054-3, 32 €

Le livre coordonné par Jean-Louis Chaléard est un livre important par son thème et par ses méthodes. Inutile d'insister sur le rôle majeur de l'urbanisation, qui a déjà reçu une littérature abondante mais qui est traité ici sous un angle original, celui des périphéries des métropoles. Ce qui permet de mieux comprendre les dynamiques géographiques et sociales d'extension mais aussi certains points spécifiques comme la multifonctionnalité des villes, les divisions sociales, les relations entre les anciennes zones rurales et les centres urbains, les nouvelles gouvernances.

La méthodologie est également très intéressante. Cet ouvrage est le fruit de cinq années de recherches, menées par des équipes de chercheurs nationaux et internationaux et financées dans le cadre du projet ANR Périssud. La méthode est résolument comparative, en analysant six métropoles aux Suds (Mexico et Lima, Abidjan et Le Cap, Hanoï et Shanghai). On peut cepen-

dant regretter que les critères de choix de ces six villes ne soient pas explicités.

Parmi les cinquante-deux auteurs, près de la moitié vient d'équipes des Suds. À noter également, à côté des professeurs et chercheurs reconnus, la place des doctorants et post-doctorants. Par ailleurs, si la part des géographes reste prépondérante, elle est enrichie par les apports de sociologues, économistes ou démographes.

Les comparaisons s'appuient sur les images satellitaires, le matériel bibliographique, les entretiens avec la diversité des acteurs. Mais l'échelle de comparaison n'est pas uniforme. Certains chapitres comparent les six situations (parfois cinq, ou quatre) ou dans d'autres cas, les comparent deux par deux (Mexico et Shanghai, Le Cap et Hanoï, ou Le Cap et Mexico, Lima et Mexico) ou se présentent comme des monographies d'une ville particulière avec souvent des comparaisons entre les histoires particulières de divers quartiers.

Le livre nous propose un voyage mondial mais enraciné dans des situations spécifiques. Il est agrémenté de nombreuses photos, cartes et tableaux et sa lecture n'est jamais austère. Le souci est d'essayer de trouver des points communs, de montrer les changements de paradigme, de proposer des modèles, tout en maintenant toujours l'analyse des spécificités et de la diversité des facteurs explicatifs. Les métropoles se veulent souvent un relais ou une vitrine de la mondialisation, mais, au-delà des problématiques communes, elles maintiennent leur originalité, fruit de leur histoire, des politiques suivies et des rapports complexes entre les groupes sociaux.

Après une introduction générale, mettant en regard les six périphéries métropolitaines (Jean-Louis Chaléard), ou replaçant les villes du Sud dans la mondialisation des villes du tiers-monde aux métropoles en émergence (Marie-France Prévôt-Schapira et Françoise Dureau), Alain Dubresson souligne la frag-